



Comment on fait peur aux enfants

Nicole Belmont

DANS **LA LETTRE DE L'ENFANCE ET DE L'ADOLESCENCE** 2004/2 n^o 56 , PAGES 51 À 58
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 2101-6046

ISBN 2749202841

DOI 10.3917/lett.056.0051

Date de mise en ligne : 01/12/2005

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-lettre-de-l-enfance-et-de-l-adolescence-2004-2-page-51?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Comment on fait peur aux enfants

Nicole Belmont

A. Van Gennep remarque dans son *Manuel de folklore français contemporain* que l'éducation traditionnelle de l'enfant se fait en France par la crainte et par l'ironie ¹. On menace les plus jeunes de faire appel à des êtres fantastiques spécialement chargés de punir ceux qui ne sont pas sages.

Le nombre de ces êtres fantastiques est si important qu'il serait difficile d'en faire un inventaire complet. Ce n'est donc pas un catalogue que l'on présentera ; il s'agit plutôt d'une typologie qui restera assez grossière, mais permettra peut-être un début d'interprétation.

Les êtres anthropomorphes

Le plus inoffensif de ces êtres est celui qui est communément appelé « Marchand de sable ». On suppose qu'il répand du sable dans les yeux des enfants au moment où ils doivent aller se coucher.

Il est connu aussi en Allemagne. Hoffmann en a fait un des thèmes du conte qui porte ce nom ² en lui donnant un caractère tragique, bien que traditionnellement, l'Homme au sable soit en Allemagne un personnage aussi débonnaire qu'en France. Il jette du sable dans les yeux des enfants qui commencent à avoir envie de dormir, ou encore il se tient sur leurs paupières jusqu'à ce qu'elles se ferment. Freud a montré de manière décisive que la vision tragique d'Hoffmann était loin

Nicole Belmont, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. A publié notamment Poétique du conte, aux éditions Gallimard.

La version intégrale de ce texte est parue au Mercure de France, coll. « Le petit Mercure », en 1999.

1. A. Van Gennep, *Du berceau à la tombe*, t. 1, vol. 1, Paris, Picard, 1943.

2. E.T.A. Hoffmann, *Contes*, Paris, Aubier-Flammarion, 1968.

d'être arbitraire et gratuite ³. Sans dévoiler la signification de l'Homme au sable, Hoffmann a fait intensément ressortir les traits de sa personnalité, qui sont atténués pour un usage enfantin.

Au début du récit, il rapporte par la bouche de la mère du narrateur l'aspect rassurant de l'Homme au sable : « Quand je dis que c'est l'Homme au sable qui vient, je veux dire simplement que vous avez sommeil et que vous ne pouvez plus tenir les yeux ouverts, comme si l'on y avait jeté du sable. » Mais la version de la bonne d'enfants est beaucoup plus terrifiante : « C'est un méchant homme qui vient voir les enfants qui ne veulent pas aller au lit ; il leur jette des poignées de sable dans les yeux et ces yeux tombent tout sanglants à terre ; alors, il les fourre dans son sac et les emporte dans le croissant de lune pour nourrir ses petits. Ils sont là perchés sur leur nid, avec des becs crochus comme ceux des hiboux, et ils picorent les yeux des petits enfants qui n'ont pas été sages. »

Freud réaffirme à ce propos l'équivalence « qui se manifeste dans les rêves, les phantasmes et les mythes, entre les yeux et le membre viril ». L'Homme au sable est donc un personnage castrateur, le mauvais père qui menace l'enfant de l'aveugler et dont l'image complémentaire est celle du bon père, le père réel du héros qui lui sauve les yeux par son intervention. On est donc en droit, en se fondant sur les données révélées par Hoffmann, d'affirmer qu'il est un personnage mythique castrateur à l'égard des enfants.

Le moins intéressant des êtres anthropomorphes terrifiants est celui dont le nom les désigne génériquement de nos jours : Croquemitaine. Il est en effet d'origine à la fois bourgeoise et relativement récente. Les folkloristes du début du XX^e siècle sont unanimes pour dire qu'« il était bien connu dans la petite bourgeoisie [...] ; c'était, il y a cinquante ans, l'épouvantail ordinaire pour rendre les enfants sages. À la campagne, on ne le connaissait pas ⁴ ». On peut faire remonter son existence jusqu'au début du XIX^e siècle au moins.

Selon Van Gennep, le Père Fouettard n'est pas, contrairement à Croquemitaine, qu'une invention populaire. Il appartient au folklore scolaire et aurait été créé par des pédagogues du XVIII^e siècle, probablement par les jésuites « grands amis des punitions corporelles » ou leurs émules, les frères des écoles chrétiennes.

D'autres êtres fantastiques anthropomorphes peuvent se grouper sous un type particulier ; ce sont des personnages bienveillants envers les enfants qui, parfois, sont invoqués pour leur faire peur ou qui se dédoublent en personnage bienveillant et personnage terrifiant. Sous ce type, on trouvera tous les êtres surnaturels qui apportent des friandises et des jouets durant l'époque qui s'étend de la Saint-Nicolas (6 décembre) au Jour des Rois (6 janvier).

Dans toutes les régions où saint Nicolas joue ce rôle, c'est-à-dire dans les franges septentrionale et orientale de la France et dans les pays limitrophes, il est autant craint que désiré. Dans la région de Montbéliard, c'est un personnage féminin, la Tante Arie, qui apporte les friandises aux enfants sages, les verges et les oreilles d'âne aux paresseux et aux désobéissants.

3. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », dans *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1971.

4. *Revue des traditions populaires*, t. XXIII (1908), p. 258. Il s'agit de la Sarthe, mais il existe des témoignages semblables pour d'autres régions de France.

Pour en terminer avec ces personnages ambivalents, il faut noter que, plus près de nous, le Père Noël, pourvoyeur de cadeaux, n'est pas sans effrayer les jeunes enfants qui se trouvent face à ses personnifications commerciales.

Il existe un grand nombre d'autres êtres anthropomorphes ⁵.

Les êtres zoomorphes

Un type courant de ces êtres est le loup-garou. La mythologie du loup-garou est fort abondante et très ancienne, mais elle appartenait autrefois à la mythologie générale des êtres fantastiques et n'était pas destinée à effrayer les seuls enfants.

La nature du loup-garou est mi-humaine, mi-animale : le jour c'est un homme ordinaire mais il se transforme, la nuit venue, en fauve altéré de sang. Or, dans les campagnes où les enfants, dès qu'ils étaient en âge de marcher, se déplaçaient librement dans la journée à l'intérieur des limites du village, les parents exigeaient qu'ils soient rentrés à la maison dès le coucher du soleil. Le loup-garou était tout à fait propre dans ces conditions à remplir une fonction d'épouvantail nocturne, mais ce ne fut possible qu'à partir du moment où les adultes eux-mêmes n'y crurent plus.

À Metz, au milieu du XIX^e siècle, on disait aux petits enfants que le *Graouilli* les mangerait s'ils n'étaient pas sages ; pour qu'il les épargne, on lui jetait le soir dans la rue des morceaux de pain. Le dragon de Metz est un avaleur : c'est la menace qui pèse sur les enfants quand on l'invoque pour leur faire peur.

Un autre type d'animaux fantastiques est associé à l'eau. Ces êtres aquatiques attirent les enfants qui s'approchent trop près de l'eau et les entraînent au fond. En haute Bretagne, c'est une bête verte ; au pays de la Hague, c'est un animal qui cherche à attirer les enfants au fond pour les dévorer ; en Normandie, la bête Havette enlève les enfants qui s'approchent trop des fontaines.

On a affaire ici à un genre différent de terreur. Les êtres aquatiques qui attirent les enfants sont souvent représentés munis d'un croc ou d'un crochet, c'est-à-dire d'un instrument permettant de les saisir pour les entraîner au fond de l'eau. L'image est donc très forte, mais elle n'est pas en contradiction avec le sens du mot attirer qui signifie aussi bien « tirer à soi » (au propre), que « séduire » (au figuré). Que ces êtres aquatiques « à crochet » soient vus comme exerçant une séduction sur les enfants, nous en avons une preuve dans les nombreuses légendes, celles-là destinées aux adultes, et concernant les fées des fontaines.

Dans ce type de légendes, les fées exercent une séduction sur les hommes qui viennent à passer ; dans les croyances à l'usage des enfants, on les représente munies d'un instrument capable d'attirer ceux-ci, d'un « attrait » matérialisé, le croc ou crochet. Mais dans les deux cas il s'agit de séduction. Cette séduction est celle des eaux profondes, particulièrement de celles qui sourdent de la terre et qui sont des eaux maternelles. Aussi la signification de ces êtres aquatiques est claire : ils font peser sur les enfants la menace d'une naissance inversée. Inversée en ce sens qu'elle s'accomplit par une capture de l'enfant happé par l'être aquatique qui l'entraîne au fond des eaux, alors que, au moment de la naissance, l'enfant sort du sein

5. Voir l'article de Nicole Belmont d'où est issu ce texte pour d'autres exemples et références.

maternel, expulsé des eaux amniotiques par les contractions utérines. Depuis *L'interprétation des rêves*, on connaît le symbolisme que recouvre la représentation du fait d'entrer dans l'eau : « Dans le rêve, comme dans la mythologie, la sortie de l'enfant des eaux est ordinairement représentée par l'entrée de l'enfant dans l'eau ⁶. » Et : « Pour les interpréter [les rêves de naissance], il faut renverser le fait qui forme le contenu manifeste du rêve ; ainsi, au lieu de se précipiter dans l'eau, on dira : sortir de l'eau, c'est-à-dire naître. »

Dans les croyances qui nous occupent, un désir est certainement présent puisqu'il y a – nous l'avons vu – une séduction à l'œuvre, bien que cette séduction se déguise, pour ce qui concerne les enfants, sous une brutalité captatrice. Ce désir ne peut être que le désir du retour au sein maternel, mais il s'accompagne d'une très grande angoisse, sans doute parce que la naissance elle-même est « le premier fait d'angoisse et par conséquent la source et le modèle de toute angoisse ». Les êtres aquatiques contre lesquels on met en garde l'enfant sont la projection de ce désir et de cette angoisse, réunis sous un seul symbole, le croc ou crochet dont ils sont munis et qui représentent la captation à la fois désirée et terrifiante.

Les êtres verbaux

Sous ce qualificatif, on a classé les êtres fantastiques dont la seule caractéristique semble être le nom, sur lequel repose tout l'effroi qu'ils suscitent. On ne raconte en effet rien à leur sujet, ni légende, ni description physique, ni faits et gestes.

C'est ainsi que la *Babou* est invoquée dans le sud de la France (particulièrement le Sud-Ouest) pour effrayer les enfants. Le *Dictionnaire de Trévoux* (XVIII^e siècle) en parle en ces termes : « Babou est je ne sais quel fantôme imaginaire dont les nourrices du Languedoc et pays voisins se servent pour faire peur aux petits enfants ou aux timides et imbéciles, *Larva umbratilis* (fantôme oisif). On appelle Babou généralement tout ce dont on a peur, sans jamais pourtant faire de mal [...] »

Dans le Languedoc, « le *babou*, la *popou*, la *bôbôts* » sont des êtres fantastiques polymorphes dont on menace l'enfant qui a failli ; à celui qui refuse de se laisser peigner, on raconte : « Si tu ne veux pas te laisser peigner, les *babous* tresseront tes cheveux, en feront une corde et te traîneront jusqu'au Gardon ⁷. »

*
* *
*

Pour tenter d'interpréter la signification de ces êtres fantastiques, il est nécessaire de faire appel à ce que l'on sait des phantasmes infantiles. Il ne fait pas de doute que les êtres à forme animale renvoient aux zoophobies de l'enfance. Freud, dans *Totem et tabou* ⁸, démontre le mécanisme de leur formation de la manière

6. S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1967, p. 344.

7. D. Fabre, J. Lacroix, *La vie quotidienne des paysans du Languedoc au XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1973, p. 112.

8. S. Freud, *Totem et tabou*, chap. IV : « Le retour infantile du totémisme », Paris, Gallimard, 1993, trad. M. Weber.

suivante. L'enfant transfère sur un animal les sentiments d'hostilité et de crainte qu'il éprouve pour le père. Ainsi peut-il conserver pour celui-ci des sentiments tendres et admiratifs. Mais on s'aperçoit dans la pratique que l'enfant a cependant une attitude ambivalente envers l'objet de substitution.

Melanie Klein a repris la question des zoophobies au point où Freud l'avait laissée⁹. Recherchant leur mécanisme à un stade plus précoce, elle y voit une défense contre l'angoisse que font naître le surmoi et le ça, ressentis comme dangereux et terrifiants. « Dans un premier temps, ces deux instances sont rejetées dans le monde extérieur, et le surmoi est assimilé à l'objet réel [...] Les phobies d'animaux constituent déjà une modification à grande portée de la peur du surmoi. » Le mécanisme de leur formation est donc pour elle, comme pour Freud, une projection d'un danger interne vers l'extérieur, afin de pouvoir l'éviter et fuir plus facilement. Mais curieusement, Freud, toujours dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, taxe ce point de vue qui était le sien, de superficiel : « L'exigence pulsionnelle n'est pas en elle-même un danger, bien au contraire, elle n'en est un que parce qu'elle entraîne un danger extérieur, celui de la castration. Donc, dans le cas de la phobie, on n'a, au fond, que la substitution d'un danger extérieur à un autre danger extérieur. » Même dans la névrose obsessionnelle, où la situation de danger à laquelle il faut se soustraire est l'hostilité du surmoi, ce danger totalement intériorisé se ramène en fin de compte à la castration, dont l'angoisse est devenue plus ou moins indéterminée.

C'est sur ce point que Melanie Klein se sépare de Freud. Pour elle, en effet, il existe une autre crainte, plus primitive que celle de la castration, c'est celle d'être dévoré par le surmoi et dans cette hypothèse la phobie serait en fait « une modification de l'angoisse propre aux stades les plus précoces du développement ». Ainsi, au stade oral de succion, l'enfant subit une situation anxiogène où sa pulsion de dévorer ses objets (le sein de la mère et la mère tout entière, puis le pénis du père et le père tout entier) se renverse en crainte d'être dévoré. C'est le cas de l'Homme aux loups qui, d'après M. Klein, avait subi à un stade précoce des angoisses cannibaliques très intenses, dissimulées derrière sa phobie des loups.

Le premier stade anal s'accompagne aussi, et surtout, de zoophobies qui expriment le sadisme fortement refoulé de l'enfant. Quant à celles qu'on voit apparaître à la constitution de l'Œdipe, elles ont été mises au jour par Freud ; elles peuvent s'exprimer, comme il le note dans « Le problème économique du masochisme », par « la peur d'être dévoré par l'animal totem [par le père] ». Il s'ajoute donc à la crainte propre à ce stade (crainte de la castration) des peurs constituées à des stades antérieurs. Ce sont en quelque sorte des peurs composites dans lesquelles chaque stade a laissé des sédiments. Or la plupart des êtres fantastiques destinés à faire peur aux enfants sont aussi des figures composites, même si elles sont dotées parfois d'un trait dominant. Si l'on reprend la typologie de ces êtres, il faut tout d'abord observer que les deux premières catégories – les êtres anthropomorphes et les êtres zoomorphes – correspondent aux deux derniers stades de la constitution du surmoi. En premier lieu, les êtres zoomorphes sont la projection, tout comme les zoophobies infantiles individuelles, de l'hostilité ressentie

9. On peut se reporter à Melanie Klein, *La psychanalyse des enfants* (trad. J.-B. Boulanger, Paris, PUF, 1969, p. 171-176), où elle réexamine également le cas du petit Hans et de l'Homme aux loups.

contre le père, projetée et transformée en hostilité de la part de l'animal. Dans un stade postérieur, le surmoi s'étant constitué avec la résolution de l'Œdipe, c'est un personnage humain, bien que fantastique, qui est projeté à la place du père : ce stade constitue un progrès dans la mesure où l'écart entre le père réel et la représentation imaginaire s'atténue. Deux modalités – on l'a vu – sont ici possibles : le personnage est unique et il comporte des traits ambivalents, ou bien il se dédouble en un personnage bienfaisant et un personnage malfaisant. Cette dernière éventualité où l'ambivalence est plus difficilement assumée, correspond à un stade plus archaïque que la première.

Qu'ils soient sous forme animale ou sous forme humaine, aucun de ces êtres fantastiques n'est univoque. Le plus inoffensif apparemment, l'Homme au sable, est le support inconscient d'une crainte terrible, celle de la castration. Celle-ci est déjà présente dans le contenu manifeste du personnage qui induit les enfants au sommeil donc à la mort. Il faut d'ailleurs relever cette singulière insistance des parents concernant le sommeil des enfants, qui s'accompagne de la résistance complémentaire et acharnée de ceux-ci. On s'aperçoit là que ce conflit familial bien connu est suffisamment important pour avoir été projeté dans un personnage mythique assez effrayant, tout débonnaire qu'il apparaisse au premier abord. À la base de ce conflit, il y a sans doute le phantasme de la scène primitive : les enfants refusent de s'endormir afin de pouvoir ou bien assister aux ébats de leurs parents, ou y mettre entrave. Mais ce désir a pour conséquence la peur de représailles (la castration) de la part du père ou de la mère. Cette peur s'incarne dans le personnage de l'Homme au sable ou de la Femme au sable.

Les êtres zoomorphes relèvent d'un stade plus précoce, en premier lieu parce qu'ils sont formés – on l'a vu – sur le modèle du totémisme infantile, ensuite parce que leur trait dominant, la voracité, renvoie au stade oral.

Au lieu de nourrir leurs enfants, ils veulent les dévorer ; au lieu d'être nourris par eux, leurs enfants les nourrissent et même les « surnourrissent ». Ce superlatif « surnourrir » est l'image symétrique et inverse de la dévoration cannibalique. C'est bien en effet le problème du cannibalisme qui se pose là ¹⁰ et où le loup-garou représente une figure exemplaire. Ses caractéristiques sont tout à fait analogues à celles des pulsions orales « qui s'accompagnent de phantasmes de sucer l'objet, de le presser, de le mordre, de le déchirer, de le couper, de le vider et de l'épuiser, de le dévorer et de l'incorporer ¹¹ ».

Une projection du phantasme de désir cannibalique a donné naissance à la croyance populaire du loup-garou. À son tour cette croyance a permis, chez les individus qui avaient ce phantasme, l'éclosion de l'idée délirante selon laquelle ils étaient des loups-garous ; puis cette croyance a perdu son crédit et a été déçue au rang de croquemitaine, sans que le phantasme infantile sous-jacent ait cependant perdu de sa force.

Il reste à expliquer cette catégorie mystérieuse des êtres que nous avons appelés verbaux ou factices. On voit difficilement comment ils pourraient être, comme

10. C'est dans la troisième édition (1915) des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* que Freud qualifie le stade oral de « cannibalique ».

11. Paula Heimann, « Certaines fonctions de l'introjection et de la projection dans la première enfance », dans *Développement de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1966, p. 154.

les autres, des représentations de phantasmes infantiles, puisqu'ils ne s'accompagnent d'aucune description et qu'ils ne sont l'objet d'aucun récit. Sans doute relèvent-ils d'un stade antérieur à la possession du langage. Ils seraient les seules traces laissées par les perceptions visuelles (et peut-être auditives) des très jeunes enfants, avant l'apprentissage du langage.

Selon notre hypothèse, ces êtres « verbaux » ou « factices » seraient la trace préverbale des visages humains tels qu'ils sont perçus par l'enfant. Il faut alors les dater d'une époque qui commencerait au huitième mois et s'achèverait avec la maîtrise du langage par l'enfant, puisque les visages humains ne sont générateurs d'angoisse qu'à partir de cet âge.

On objectera à cette hypothèse que ces êtres, s'ils ne sont en effet pas décrits, portent cependant un nom. Ces noms ont pu se former à un stade précoce d'apparition du langage, à un moment où ces traces associées à une angoisse intense n'avaient pas encore disparu de la mémoire de l'enfant. Il faut remarquer que ces noms sont souvent onomatopéiques ; ils sont également dépourvus de sens puisqu'ils réfèrent à l'indicible.

D'une certaine manière, cette hypothèse concernant le troisième type de ces êtres fantastiques infirmerait les interprétations kleinienne des deux premiers. Si l'on fait appel à des stades très précoces du développement infantile pour élucider les personnages anthropomorphes et zoomorphes, on s'aperçoit qu'ils passent cependant par le langage et on comprend mal pourquoi les derniers ne seraient pas dans le même cas. Pour résoudre cette contradiction, on pourrait supposer que les deux premiers types correspondent à un stade contemporain de la maîtrise du langage, stade où l'organisation orale et sadique-orale est déjà en place. En revanche, le troisième type date d'une époque préverbale, contemporaine sans doute de ces mêmes organisations qui sont déjà en place, mais qui n'ont pas de voie possible pour s'exprimer.

En conclusion

On a pu voir que le mécanisme général de formation de ces êtres fantastiques est la projection. C'est d'ailleurs conforme à la théorie de Freud concernant les superstitions, la mythologie, l'animisme et toutes les formations populaires en général. Pour se défendre contre des désirs et des pulsions difficiles à maîtriser, on les projette à l'extérieur, en l'occurrence sur des êtres imaginaires qui trouvent créance précisément dans cette force pulsionnelle. Dans le cas des formations collectives, le danger est encore mieux extériorisé puisque toute la communauté sociale accepte celles-ci qui deviennent alors objet de croyance.

Quelle est la fonction des croquemitaines ? Ils témoignent apparemment d'un assez grand sadisme des parents à l'égard de leurs enfants. Ils sont créés et racontés par les parents qui puisent pour cela dans leurs propres phantasmes infantiles. Mais la composante sadique n'est pas essentielle dans ces formations qui, au contraire, sont destinées à soulager l'angoisse des parents et des enfants. Là encore, comme pour le mécanisme de leur formation, il faut revenir à l'analogie avec la phobie et la paranoïa. Il est plus facile d'échapper à un danger extérieur qu'à un danger intérieur. D'autre part, la culpabilité s'en trouve également soula-

gée ; tout comme le paranoïaque, l'enfant peut se dire : « Ce n'est pas moi qui suis plein de haine, c'est l'autre. »

En d'autres termes, les croquemitaïnes servent à substituer la peur à l'angoisse. Cette substitution apporte un bénéfice appréciable, car la première est plus facile à supporter que la seconde, en raison du fait que l'on peut nommer ce dont on a peur, alors que c'est impossible dans l'angoisse.

« Une lueur passe dans les yeux de l'enfant. De quoi as-tu peur ? L'enfant a entrevu les abîmes insondables qui l'attendent, il a perçu la rumeur des houles qui menacent.

Hugo, 5 ans, refuse d'entrer dans la pièce du fond à cause du masque africain accroché au mur. On ôte le masque. Tu vois, il n'y a plus rien. Mais Hugo est fasciné par l'espace sur le mur où était accroché le masque. Présence-absence, l'objet l'obsède. Maintenant que le danger est écarté, veut-il vérifier l'absence du masque ou éprouver *a posteriori* les délices de sa peur ? »

Audiberti M.-L., *Écrire l'enfance*,
Paris, Autrement, coll. « Mutations », n° 223, 2003, p. 87-88.